

Christine Canals-Frau

LE TAILLEUR DE PIERRE

Debout dans le soleil, l'enfant était.

Sans ombre — comme fait de lumière —, éthéré et pourtant charnel, fine dorure lancée vers le ciel, il était. Ainsi l'homme le préférait-il : yeux fermés ou tournés vers l'ailleurs. Sinon, l'opacité du regard lui reprocherait la transparence forcée du reste.

Longtemps l'homme avait rêvé de rendre ce corps au cristal, au verre ou à la glace qui paraissaient l'illustrer. Il en avait accumulé les esquisses, s'acharnant à imaginer cette matière impétrissable et fugitive dont l'absence le rendait fou. Loin de l'aider, toute son expérience de granit et d'argile l'empoisonnait. Il craignait la courbe trop tendre, la dureté de l'arête ; de ne pouvoir rendre la vie de cette chair, perle et soie mêlées. L'idée surtout de voir ce corps, à l'aboutissement de son propre travail, confié à d'autres mains, l'insupportait — car l'homme, malgré son aveuglement, n'avait pas la naïveté de croire qu'il pût lui-même mener son projet à son terme. L'enfant était à lui, à lui seul ; de tout autre un regard était vol. Après des mois de lutte, il lui fallut renoncer et revenir à la pierre, avec un rêve de marbre blanc qui peu à peu prit la place de l'impossible transparence. Dans l'atelier l'enfant était partout, croqué, peint et taillé ; debout, couché, tordu, étiré, cassé. Mais le marbre blanc — comme le cristal, comme l'or, peut-être — appartenait à l'exceptionnel : plus précieuse expression de la pureté et, au-delà, d'une solitude jamais partagée. Les séances recommencèrent, d'où sortirent des esquisses dont la moindre, vendue, eût fait vivre à l'homme des jours insoucians. Il n'y songeait pas, travaillant avec fièvre. L'enfant immobile ne

se plaignait jamais : retiré en lui-même, concentré et absent, rien, ni froid ni faim, ne laissait sur lui de traces. L'homme était le maître et disposait de tout ; l'enfant se prêtait au regard. Ainsi vivaient-ils dans leurs silences juxtaposés, préservant le trouble de l'un, l'errance rêveuse de l'autre.

A quoi s'occupait l'enfant pendant les longues heures ? Au début — mais cela, il l'avait déjà presque oublié —, ses yeux remplaçaient ses mains immobiles. Il avait ainsi appris l'atelier par cœur, un angle après l'autre, détail par détail, grain, matière de chaque objet. Par la fenêtre, le soleil, le ciel, l'arbre et l'oiseau ; le jour et la nuit ; le temps ; pour lui, un léger changement de lumière signifiait des choses que seuls connaissent les infirmes. De même, les sons prenaient leur importance de ce qu'ils étaient séparés de la vue. Pendant longtemps l'enfant curieux avait cherché la provenance de tous ces bruits invisibles ; puis, lassé de ces interrogations, son regard peu à peu s'était transformé : de l'extérieur, il avait cherché réponse à l'intérieur. Le hasard y avait fait découvrir à l'enfant un monde où l'homme n'avait pas prise, et qui contenait non seulement toutes les questions et toutes les réponses qu'il pourrait imaginer, mais encore bien d'autres formes de connaissance impossibles à nommer. Cet espace lui semblait plus vaste, plus lumineux, immensément plus libre que celui qui le tenait immobile, et d'une richesse inépuisable. S'il avait pu le comparer à quelque chose de terrestre, c'eût été au ciel, à ce carré de ciel qu'il apercevait par la fenêtre et dont il devinait, au-delà du cadre, la transparente vastitude. Là, les mots et les choses n'étaient pas séparés, mais intimement fondus ; là les sentiments, de contradictoires et petits, devenaient des oiseaux aux ailes puissantes ; là il savait, d'une certitude qui se passait de preuves. Ce n'était pas qu'il sût tout, et que son état fût celui de la béatitude ; car s'il avait pu le nommer, le mot *recherche* eût sans doute mieux convenu à cette errance bienheureuse. Mais ce savoir était autre que celui du monde où gouvernait l'homme, plus étendu et pourtant infime, comparé à celui des êtres qui le peuplaient. Car de plus en plus des êtres se montraient au cours des explorations par l'enfant de ce domaine nouveau qu'il avait nommé, en son for intérieur, "le Graal". Les êtres, voyant que l'enfant ne faisait rien de mal, avaient pris confiance et s'approchaient afin de communiquer avec lui en un langage inconnu et silencieux que, sans

même en éprouver de surprise, il comprenait. De ces échanges, l'enfant retenait que les êtres l'aidaient à chercher une chose fuyante et mystérieuse, mais capitale, non pas tellement pour eux qui semblaient déjà la connaître, que pour lui, dernier venu au monde du "Graal". D'autres que lui eussent pu mettre les mots de lumière, vérité, plénitude peut-être, sur cet objet, s'ils n'avaient été si abstraits ; l'enfant, quant à lui, pressentait que la réalité de ces concepts était incommensurablement plus forte dans son monde intérieur que dans celui de l'homme. De même, il lui devenait évident qu'il existait une organisation hiérarchique parmi ses guides, non point autoritaire comme celle que l'homme faisait peser sur lui, mais fondée sur la connaissance que les êtres avaient de la chose mystérieuse : certains d'entre eux, plus écoutés, semblaient posséder plus de science que d'autres, une science qui, au lieu d'intellectuelle et aride comme chez l'homme et ses semblables, faisait un avec leur corps, avec l'air et la nature de ce monde étrange. Il fallut longtemps à l'enfant, et de nombreux voyages dans l'espace intérieur, pour comprendre que cette science que nous appellerons sagesse était la chose mystérieuse dont les êtres offraient de semer la graine en lui, que le terreau en serait lui-même, et l'eau un sentiment dont il découvrait à peine l'existence : l'amour. Car les êtres à l'approche timide l'aimaient sans conditions. Ils lui ouvraient les secrets de leur monde, oublieux de perdre leur pouvoir. L'homme, par contre, ne lui avait jamais donné que le pain durement gagné, et sa passion, dont l'enfant n'avait que faire. L'homme n'offrait pas, il prenait ; et la conscience de ce manque commença de semer chez l'enfant des sentiments jusque là inconnus.

C'était une belle qualité, si rare qu'elle ne s'employait déjà plus depuis longtemps. L'homme, enivré, avait payé fort cher un bloc de Carrare blanc au grain régulier, à la coupe droite, d'une teinte neigeuse qui, une fois poli, accrocherait la lumière. Si ce marbre possédait les caractéristiques qu'une tradition ancienne et presque perdue décrivait, l'homme tiendrait enfin sous ses mains ce mélange de noblesse et de pureté tant recherché, dont l'albâtre trop commun n'offrait qu'un reflet. Jamais au cours de sa longue carrière il n'avait travaillé une aussi belle pierre. Il n'en éprouvait pas de crainte pourtant, plutôt une joie démentielle qui le possédait, le tenait éveillé des

heures durant à contempler le halo des lunes pâles sur la masse livide. Le commencement et la fin du jour effleuraient celle-ci de rose, parfois meurtri d'un nuage fugitif ; et dans les rêves de l'homme l'or de midi exaltait la pierre d'une ardente transparence dont il croyait sentir la brûlure constante au plus profond de son ventre. Ce feu l'alimentait d'une énergie presque surhumaine, jour et nuit debout sans relâche, collant à la pierre tel un aimant, parfois tombant dans un trou de sommeil, couché à même le sol à côté du bloc dénudé puis s'éveillant en sursaut pour palper la pierre, tandis que l'enfant dormait non loin, abandonné et serein, tout entier à son sommeil de jeune animal dont l'innocence rafraîchit ceux qui touchent à la fin de leur vie. Alors l'homme reprenait avec son ciseau le lent travail formé comme un crescendo du plus rude au plus fin, jusqu'à l'éblouissement de l'instant où la prééminence de la forme cèderait le pas à celle de la matière. Ainsi la beauté le délivrerait de sa souffrance, et il connaîtrait enfin le repos.

Dans le monde du "Graal", l'enfant apprit quantités de choses dont, revenu au monde réel, il ne gardait aucun souvenir. Longtemps il espéra retenir une image, une sensation, un composé objet-mot, ou un de ces enseignements plus complexes que les êtres dispensaient, le moment venu, par la puissance de leur esprit. Mais revenir le laissait séparé de son savoir comme par une porte épaisse ; sans forces, et plein d'une étrange satisfaction — le plus tangible après chaque voyage. Quelques heures plus tard pourtant, le désir était à nouveau là du pays où il marchait à sa guise, où chaque pierre, chaque fleur, chaque être se donnait à connaître avec amour. Il se prit alors à rêver de ne jamais revenir au monde de l'homme. A force de les écouter, il finirait par ressembler aux êtres tout-puissants, il deviendrait l'un des leurs. Lui aussi apprendrait à voler comme la lumière, lui aussi parlerait par la pensée ; comme eux il enseignerait aux nouveaux venus la sagesse. Ce désir l'occupait si fort qu'il osa l'exprimer devant eux — parla-t-il, et si oui quel langage ? ou lurent-ils sa pensée ? Il n'eût su le dire, mais une chose était certaine, les êtres n'avaient pas violé son esprit ; d'une façon ou d'une autre il l'avait *dit*. Leur réponse fut, comme on pouvait s'y attendre, donnée avec amour. A l'étonnement de l'enfant, ils expliquèrent qu'ils étaient morts. C'est pourquoi ils habitaient le "Graal". L'enfant viendrait les rejoindre bien plus tard, après

sa propre mort. Ne pouvait-il alors mourir tout de suite? Oui, s'il le désirait vraiment. Mais il pouvait aussi, comme tous les Hommes, vivre sa vie sur Terre. Dans une époque antérieure à sa mémoire actuelle, quand il n'était que graine et possibilité, il avait *choisi* l'affrontement, la souffrance et l'incertitude du bonheur. C'était cela aussi, être Homme... La vie était là, derrière ces murs. Sa destinée lui avait ouvert très tôt les portes du "monde sacré" (ce fut, lui sembla-t-il, le nom qu'ils donnèrent au "Gaal") : à lui d'en répandre l'enseignement auprès des autres Hommes. Mais comment le pourrait-il, quand chaque retour signifiait oubli ? Le "monde sacré" était trop vaste, sa science infiniment trop complexe pour trouver sa place dans un univers aussi réduit que la Terre. Mais la sagesse, l'amour, la tolérance et la justice, l'harmonie dont les vivants ont tant besoin, l'enfant ne les oublierait pas. Ainsi, si les Hommes survivaient à leur rage destructrice, ils découvrirait un jour un monde fabuleux doté de dimensions extrêmes...

Parfois l'homme s'effrayait de sa passion. Il se prenait à souhaiter que l'enfant mourût, qu'il ne lui restât que cette pierre et tout le souvenir embelli des heures où il l'avait contemplé, à demi couché, perdu dans sa rêverie quotidienne. L'enfant n'était guère encombrant, car à force d'exigence l'homme l'avait rendu muet, aveugle, immobile. Mais, même statufié, quelque chose en lui appelait l'homme comme le vide la matière. Plus son esprit était loin, plus son corps devenait prenant, envahissant de passivité, d'abandon au regard qui le traversait. Face à l'ultime barrière charnelle que l'homme s'était interdite, face à son impuissance par là marquée, il ne restait que la pierre, elle prenable jusqu'à la destruction ou au chef-d'œuvre. Alors il travaillait, jour et nuit comme enragé, s'approchant à petits coups de la forme encore voilée de pierre. Il en était si proche à présent qu'un coup mal porté pouvait être fatal. Quelques heures de plus et elle serait là, tout entière dégagée. Pour la première fois depuis de longs mois il commençait à *sentir* son œuvre, la sentir dans tous ses membres, l'accord de son cerveau avec la matière, avec le monde qui cessait enfin de le limiter : de Sisyphe il était Zeus, aiguillonné de désir, sûr de sa main ; toute impuissance oubliée, il tenait son œuvre maîtresse.

L'enfant impressionné réfléchissait en silence. Ainsi les êtres, dans leur sagesse, le croyaient capable de jouer un rôle, si modeste fût-il, en ce monde. Ainsi il viendrait à savoir, lui, des choses que l'homme ignorait ! D'objet contemplé jusqu'à la déification, il deviendrait personne. Pour la première fois de sa courte vie, il pouvait choisir. D'écouter les êtres ou de les oublier, de refuser ou d'accepter. Qu'y avait-il donc derrière ces murs, qu'y avait-il de plus que l'arbre, le soleil et l'oiseau, son unique spectacle avant la découverte du "Graal" ? A qui ressemblaient-ils, ces Hommes dont les êtres parlaient ? A celui, le seul, qu'il connaissait ? Une fois sorti, comment gagner son pain, lui qui ne savait que rêver ? De quoi vêtir ce corps éternellement nu ? Où trouver les mots jamais prononcés, si rarement entendus ? La peur l'assaillit avec les questions. Il voulut disparaître dans l'oubli, échapper à l'homme, à tous les hommes et même aux êtres dont les voix chantaient encore à ses oreilles... Mais rien, pas même un trou dans le sol, ne lui appartenait assez pour qu'il eût le droit de s'y terrer, à l'abri des mains et du regard capteurs. Le désir le prit alors de briser tous ces doubles qui le retenaient à eux, de briser le geôlier et sa propre faiblesse ! Il se vit abattant le poing, criant sa délivrance ; frappant à coups de ciseau, fouillant à la source même de la vie pour, tout-puissant, la tarir ; il vit le sang, entendit le râle. Des larmes inédites mouillèrent ses joues. Il était seul, haineux, libre à en mourir.

A côté, l'homme, émeri en main, polissait avec fièvre. Un soleil de gloire allumait l'enfant parfait, de pierre devenu or, sa forme doucement fondue dans l'éclat de la matière triomphante.

Alors ce fut comme si le silence se donnait à entendre. La main s'arrêta. Les regards se touchèrent. L'homme rougit, sa lèvre trembla.

— Angelo, dit le tailleur de pierre.

En d'autres circonstances, l'enfant eût pu s'immerger dans la douceur de ce baptême. Mais un remous s'agitait en lui, une vague dont la violence le tenait presque haletant, à moitié relevé, s'approchant lentement de l'homme aux yeux agrandis, humides, toute distance s'amenuisant entre eux comme leur rigidité passée s'amollissait de leurs émotions contraires : l'une houleuse et aiguë, l'autre secrète, poignante comme une brume, envahissant doucement la poitrine de l'homme, qui ouvrit les bras.

— Non, cria l'enfant.
Debout, il marcha vers la porte.